



**PIERRE ADRIAN**  
**LES BONS**  
**GARÇONS**

ÉQUATEURS ROMAN



LES BONS  
GARÇONS

## DU MÊME AUTEUR

*La Piste Pasolini*, Prix des Deux-Magots et Prix François-Mauriac de l'Académie française, Équateurs, 2016.

*Des âmes simples*, Prix Roger-Nimier et Prix Spiritualité d'Aujourd'hui, Équateurs, 2017 ; Folio.

*Le Tour de France par deux enfants d'aujourd'hui* (avec Philibert Humm), Équateurs, 2018 ; Pocket.

Pierre Adrian

LES BONS  
GARÇONS

Roman

ÉQUATEURS

ISBN 978-2-84990-698-9.

Dépôt légal : juin 2020.

© Éditions des Équateurs / Humensis, 2020.  
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

[contact@editionsdesequateurs.fr](mailto:contact@editionsdesequateurs.fr)  
[www.editionsdesequateurs.fr](http://www.editionsdesequateurs.fr)

## PROLOGUE



« À cette époque-là, c'était toujours fête. »

Cesare Pavese, *Le Bel Été*.



# I

*Rome, dimanche 12 mai 1974.*

C'était un jour bleu, un dimanche à tout foutre en l'air. Les filles riaient, serrées l'une contre l'autre sur la mobylette. Raffaella conduisait à fond les manettes avec le sentiment que rien de grave ne pouvait arriver. Et Maria Grazia s'accrochait derrière elle comme elle pouvait, sans savoir où abriter ses jambes. Ce dimanche-là, tout semblait permis. On se croyait déjà en été sous ce ciel bleu. Et le gémissement des goélands donnait des envies précoces de bains de mer, de longues journées à Ostie. À ne rien faire, être là simplement, retourner le sable avec ses pieds, s'aveugler de soleil. Regarder les garçons piailler derrière leur ballon. Et rire, rire beaucoup. Raffaella posa pied à terre devant la fontaine aux tortues, piazza Mattei. Le silence de la placette, déserte, était à peine brisé

par le gargouillement de la fontaine et les voix lointaines qui résonnaient dans les cours d'immeubles.

Raffaella était celle qui tenait le guidon de la mobylette. À l'arrêt, sa jambe bandée soutenait la machine comme le ferait un motard chevronné. Elle était plutôt grande pour une lycéenne de son âge. Avec un regard triste sous d'épais sourcils déçus ; ils racontaient mal son obstination, sa joie désordonnée. Raffaella agissait, elle forçait les décisions, elle entraînait. Reste à savoir si faire des choix vous rend coupable. Il n'était pas dit qu'un jour cela finirait mal.

Agrippée derrière, qui lui ceinturait le ventre, Maria Grazia, plus fragile, semblait encore égarée dans l'adolescence. Elle l'était, sans subir l'ingratitude de l'âge. Elle avait la peau mate qui disait ses origines siciliennes, comme son nom plein de piété. Fille aînée, Maria était venue au monde telle une grâce accordée par Dieu. Maria aux cheveux longs et raides devenait noire aux premiers soleils. Ses lèvres déséquilibrées rendaient son sourire pareil à celui des princesses d'une peinture de la Renaissance. Étrange, inégal et séduisant. Sa prudence de grande sœur ne l'empêcherait pas de suivre Raffaella à l'aveugle. Elle aussi avait des

envies de vie affranchie. Les deux filles n'avaient connu aucune guerre. Elles vivaient dans une époque où la liberté était devenue un droit. Elles s'en sortiraient, loin de leur faubourg à familles nombreuses, des odeurs de graisse et de cuisine, de l'humidité des lessives. Elles prendraient l'autoroute pour l'Europe. Elles se laisseraient griser par la vitesse et les garçons. En stop ou sur le cyclomoteur de Raffa, elles partiraient.

\* \* \*

Une ombre passa sur la place. Le soleil disparut un temps derrière un nuage nonchalant. Les filles quittèrent la fontaine où les tortues, figées, semblaient toujours prêtes à plonger. La mobylette chancelait, venait frôler le pas des portes. Maria sortit ses cigarettes. En porta une à ses lèvres. Elle tendit le paquet à Raffaella, profita d'une intersection, d'un bref arrêt, pour tirer sur la cigarette et se blottir contre son dos. Cela sentait le cuir et les parfums. Maria savoura la chaleur et la joie du tabac. Des cendres vinrent mourir dans la chevelure sombre de Raffa, courte, ondulée jusqu'à la nuque. Autour des filles, les murs du ghetto défilaient. Les murs aux couleurs de chair, crues, étaient trop hauts, trop serrés pour que le soleil se glisse longtemps dans la rue. Une bande de gar-

çons tenta de leur courir après. Alertés par le moteur graillonnant, les passants se retournaient.

Raffaella déboucha enfin sur le Campo dei Fiori. On rangeait les étals du marché dans une agitation inhabituelle. Entre l'apéritif et les cageots jetés à la diable. Les chiens mendiaient des restes. On balançait les légumes qu'on ne vendrait plus, on attrapait les derniers jambons pendus aux crochets des charcutiers. À la terrasse d'un café, une foule s'agglutinait autour d'un poste radio qui retransmettait le match du titre entre la Lazio et Foggia. Les commerçants de la région supportaient tous la Lazio. Une écharpe ciel et blanc avait été accrochée à la portière d'un triporteur. Un drôle avait même tenté de recouvrir la statue de Giordano Bruno d'un drapeau. Les filles se foutaient bien du foot. Pour elles, le Campo, c'était Jane Fonda le poing levé. Elles avaient vu les photographies de l'actrice dans le journal, il y a deux ans, au cours d'une manif. Raffa rêvait de ressembler à Jane. Devant son miroir, elle avait bien essayé de lisser ses boucles pour rabattre ses cheveux en frange. Cela permettait même de dissimuler quelques boutons. Mais ça ne voulait pas. Ses copines lui répondaient qu'elle était con, que sa chevelure rebelle et frisée faisait toute sa beauté. Alors tant pis pour Jane.

Elles débouchèrent sur la piazza Navona. Ici, l'humeur n'était plus au football. Ce 12 mai, on votait par référendum dans toute l'Italie. La démocratie chrétienne souhaitait remettre en cause la loi Fortuna-Baslini qui autorisait le divorce depuis quatre ans. On demandait aux Italiens s'ils voulaient, oui ou non, abroger la loi. Depuis que la circulation y était interdite, la Navona était devenue le centre de la contestation. Les filles s'y retrouvaient à l'occasion, un peu par conviction. Surtout pour goûter avant l'heure à l'insouciance des foules, aux rencontres fortuites. La jeunesse en blue-jean traînait au pied des fontaines. Elle se mêlait à des jeunes mères de famille et à d'anciens militants communistes aux cheveux blancs. Un vieux couple s'attirait toutes les sympathies. Il tenait une pancarte ironique : « Nous voulons rester ensemble sans que la loi nous y oblige. » Une rumeur soudaine, et on se levait pour crier un slogan. Malgré le pessimisme de certains radicaux, la plupart des militants étaient convaincus que le « non » l'emporterait. Les derniers échos de Turin, Milan, Bologne ou Florence, les appels des familles, annonçaient la victoire avant les résultats officiels du lendemain. On avait juste des doutes sur le Sud et la Vénétie. Mais le vote catholique ou fas-

ciste ne suffirait pas. On ne reviendrait pas en arrière. Le pays avait changé.

Raffaella laissa la mobylette à l'angle d'une rue. D'un pas pressé, elles regagnèrent la place à la recherche d'un visage connu. Ce monde était trop grand pour deux lycéennes des quartiers sud. Il appartenait encore à d'autres. Raffaella prit la main de Maria Grazia et s'enfonça dans la foule. De toute façon, un jour, elles auraient chacune un fiancé. Et on verrait leurs scooters zigzaguer sur la route de la mer, via Cristoforo Colombo. Un dimanche de mai comme celui-là, un jour bleu, ils iraient tous à la plage, le nez au vent, jusqu'aux cabanes d'Ostie. Non, mieux encore, jusqu'aux villas de Sabaudia. Et Raffaella se demanda pourquoi en mai, l'air était toujours rempli de promesses auxquelles on croit.

Il était six heures, à peine, lorsqu'une clameur soudaine la surprit dans ses pensées. Un bruit de foule, le hurlement de milliers d'hommes. Les filles se regardèrent, interdites et amusées. La clameur venait du nord.

## II

Les voitures traversaient la piazza Euclide en klaxonnant. Elles filaient plein sud. Les radios hurlaient dans les bars et les tabacs. Des mêmes couraient dans la même direction. Grâce à un penalty de Giorgio Chinaglia, la Lazio avait battu Foggia. Elle était championne d'Italie pour la première fois de son histoire. Un pied de nez aux clubs du Nord qui se partageaient le Scudetto depuis la fin de la guerre. Une révolution.

Matteo était celui qui somnolait à la terrasse du café, avachi sur une chaise à l'écart des copains, les yeux embués et les joues brûlantes. Ses Aviator pendaient au bout de son nez busqué. Derrière lui, au comptoir, Alberto payait sa tournée de gin tonics. La main en suspens au-dessus de la vitrine au néon, il tendait son fric au barman. Serré dans sa chemise blanche, Alberto

était superbe, comme d'hab. Il faisait tomber les filles d'un simple regard. Avec sa tignasse noire, lisse, couleur corbeau, il avait quelque chose du Delon de *Rocco et ses frères*. Et un nez aquilin, parfait. Il avait la peau tannée, sans aspérité. Au moindre rayon de soleil, il devenait ténébreux. N'importe quelle sape seyait à son corps sec, et ses épaules hautes lui donnaient une allure franche, un pas décidé. En soirée, il fallait toujours en faire davantage, parce que Albè n'avait qu'à laisser venir. Il avait pourtant gâché ses années de lycée par une timidité maladive. Bien élevé, poli : c'était la première chose que disaient de lui les professeurs et les parents de ses amis.

Matteo était un cas à part. Ses mauvaises boucles se tordaient sur son front dégarni, lui donnaient un air affligeant. En dépit d'une bonne éducation, la meilleure qui soit dans les grands établissements privés des Parioli, il n'avait jamais su se tenir avec les filles. Autant Alberto n'essayait pas, autant Matteo osait trop. On l'avait déjà trouvé ceinturant une jeune fille apeurée en soirée, ou forçant une autre à l'embrasser. L'alcool aidant, Matteo se transformait en bête. On ne savait pas d'où venait cette violence. On n'en parlait pas. Personne ne voulait s'exposer à ses colères.

ÉDITIONS **DES** ÉQUATEURS

[www.editionsdesequateurs.fr](http://www.editionsdesequateurs.fr)

